

MISSION ET CALVAIRE
DE
LOUIS ADRIEN FAVRE

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez
notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins.
A défaut, adressez-vous directement à:

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse

Nicole GIROUD

MISSION ET CALVAIRE
DE
LOUIS ADRIEN FAVRE

La filière franco-suisse



ÉDITIONS
CABÉDITA
2012

Couverture: *Louis Adrien Favre adossé au mur frontière (coll. MSFS)*

© 2012. Editions Cabédita, CH-1145 Bière

BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains

Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-635-4

Remerciements

Les missionnaires de saint François de Sales, la congrégation religieuse à laquelle appartenait Louis Favre, m'ont ouvert leur monde si éloigné de notre vie quotidienne; ils m'ont expliqué toutes les subtilités de leur formation religieuse, donné tous les éléments concernant l'organisation des cours, la vie au petit séminaire de Ville-la-Grand ou à l'Institut Florimont, ils ont fait des recherches à l'évêché d'Annecy, à Fribourg, à Florimont, et m'ont ouvert tout grand leurs archives. Que soient remerciés les Pères Carron, Mercier et Morel en particulier pour leur générosité, leur humour et leur patience.

Jean-Claude Carrier, fils du Compagnon de la Libération Jean Carrier et chercheur-enquêteur sur les origines et l'organisation de la Résistance intérieure en France en prenant la Haute-Savoie comme exemple, m'a offert un soutien sans faille pour démêler les arcanes de la Résistance. Depuis avril 2000, celui-ci travaille aux archives du Ministère de la défense – en particulier au Bureau Résistance – et a accumulé et informatisé des milliers de dossiers de résistants. Jean-Claude est une encyclopédie vivante de cette tragique période, il m'a ouvert ses dossiers et a traqué la moindre erreur dans mon travail: qu'il soit remercié pour cette extrême générosité.

Christian Rossé, le jeune chercheur auteur du livre *Le service de renseignements suisse face à la menace allemande 1939-1945*, m'a communiqué l'index des dossiers des agents du SR suisse et les archives concernant Raoul Cevey, l'agent suisse de la Gestapo.

Merci à M. Gilbert Ceffa d'avoir entretenu la mémoire de Louis Favre et conservé les billets adressés à Marcel Duruphy.

Merci à tous ceux, si nombreux, qui m'ont ouvert leurs archives ou leurs souvenirs.

Avant-propos

Les ricochets de l'existence m'ont immobilisée dans un hameau de Haute-Savoie où j'ai rencontré le très vieil homme à l'origine de ce livre.

A force de nous rencontrer et de converser au bord de la route, nous étions devenus amis; bientôt Jean Favre ne s'était plus promené et j'étais descendue lui rendre visite à sa ferme. C'était devenu une habitude précieuse pour tous les deux.

Jean parlait du sens de la vie, des gens qui nous entouraient, de sa femme disparue qui lui manquait tant, de son frère Louis, fusillé par les Allemands en 1944. La Haute-Savoie s'est délivrée toute seule de la domination allemande, elle était libre dès août 1944, mais Louis n'avait pas pu voir la Libération, il avait été fusillé trois semaines avant celle-ci après des mois de cachot, de tortures physiques et morales. Le portrait du héros se dessinait par petites touches, un mot par-ci, une anecdote par-là et le silence revenait.

Enfin quelque chose l'a décidé:

– Je vous ai préparé le livre de mon frère, prenez votre temps pour le lire, chez vous, prenez tout votre temps.

Le «livre», en fait un grand classeur, attendait ma visite depuis un moment.

Une vingtaine de photos retraçaient le parcours de la vie de Louis, de son baptême aux photographies prises après son exécution; venaient ensuite des billets qu'il avait écrits en prison sur de petits morceaux de feuilles de cahier d'écolier, à l'aide d'un petit crayon à papier; il y avait enfin un cahier de petit format, d'un bleu délavé, aux feuillets jaunis contenant des poèmes écrits de sa main.

Tant de confiance m'avait émue, la lecture des poèmes m'a bouleversée.

Rien n'a été formulé, mais le doyen de notre commune croyait au pouvoir des mots et de l'amitié, il estimait également que je serais capable de sortir de l'ombre son jeune frère aimé et admiré. Cela m'écrasait: j'ai mis du temps à accepter.

C'était devenu un rituel: Jean attendait mes questions, les anticipait parfois. Les souvenirs que je notais étaient restés enfouis pendant soixante ans. Très vite l'enfance s'était précisée, et la dureté de la vie, et le poids écrasant de la Première Guerre mondiale. Mais rien ensuite, Louis était parti chez les religieux alors qu'il n'avait que douze ans et depuis ce moment-là, les deux frères avaient vécu dans des mondes différents: Jean était resté à la ferme, Louis était devenu prêtre et enseignait dans un

institut religieux. Jean ne connaissait pas grand-chose du monde dans lequel son frère évoluait; il en savait encore moins sur les activités de son cadet dans la Résistance jusqu'au choc de son arrestation.

Il fouillait dans sa mémoire, répondait de son mieux à mes questions: il avait participé aux hommages, rencontré des compagnons de cellule de son frère, des résistants qui avaient travaillé avec Louis; il avait reçu des lettres, mais il y avait très peu d'archives.

Jean Favre est mort, j'ai voulu respecter ma promesse.

En Haute-Savoie, département le plus religieux de France, l'Église catholique avait un pouvoir très important; or la hiérarchie avait suivi le maréchal Pétain. Dans un tel contexte, comment un prêtre a-t-il été amené à faire partie des «terroristes» comme on appelait les résistants?

Comment est-il passé au refus des consignes pétainistes et aux services de renseignements de la Résistance? Comment a-t-il réussi à convaincre ses confrères religieux pétris d'obéissance qu'il fallait faire passer les Juifs pourchassés par les nazis par leur établissement qui jouxtait la Suisse?

Il m'a fallu restituer le parcours de Louis, comprendre l'abîme qui séparait sa formation religieuse de son activité dans la Résistance.

La tâche fut ardue et je n'y serais pas arrivée sans les aides qui figurent dans les remerciements.

Cet essai de restitution de la vie et du destin d'un homme exceptionnel dont si peu de gens ont entendu parler est aussi une plongée dans le quotidien d'une région frontalière. Du côté français, le rôle de la région d'Annemasse, crucial pour les Alliés: les informations militaires et économiques nécessaires aux opérations alliées qui transitent par la Suisse arrivent de manière plus sûre et plus rapide que par tout autre moyen. Du côté suisse, le rôle des services de renseignement, la ville de Genève avec son nid d'espions de tous bords, et la manière dont vit la population, partagée entre crainte d'être envahie par les réfugiés et générosité. La vie quotidienne en zone frontalière pendant la guerre, entre contrebande et passage de Juifs ou de soldats évadés, de réfractaires ou de résistants est peu connue, la vie quotidienne de l'autre côté de la frontière encore moins, pourtant les deux se mélangent intimement.

Louis Adrien Favre, prêtre missionnaire de saint François de Sales, était soumis à la hiérarchie catholique et aux décisions sans appel de sa congrégation. Le quotidien de ce monde clos si étranger à notre époque forme aussi le tissu de cet ouvrage.

Louis Favre a dérangé beaucoup de monde, ce qui explique la chape de silence sous laquelle il est resté enfoui pendant soixante ans. Maintenant

l'éloignement du temps et de l'histoire ont fait leur œuvre, je crois qu'il est temps de rendre cet être exceptionnel à la lumière et de reconstituer le parcours de Louis depuis la pauvre maison familiale jusqu'à la clairière où il a été fusillé en juillet 1944.

A la fin de ce livre, je voudrais que chaque lecteur puisse dire comme tous ceux qui ont croisé son chemin:

Louis, une fois qu'on l'a rencontré, on ne peut l'oublier.

Départs

Louis Adrien Favre est né le jour des morts, le 2 novembre 1910, dans un hameau de Bellevaux, commune de montagne pauvre et catholique de Haute-Savoie. Il est le troisième enfant d'une famille paysanne qui en compte quatre.

A Bellevaux la montagne ne s'impose pas, elle écrase. Elle est partout, le village coule contre la pente, s'accroche sur les flancs rocheux; la maison de la famille Favre se trouve à l'écart du village, coincée contre la pente couverte de forêt, enterrée à hauteur de fenêtre du côté de la cuisine. Le four à pain et la grosse cuisinière à bois mangent la moitié de la surface de la pièce où l'on vit, la chambre possède une fenêtre qui contemple la montagne: tout le monde y dort, les parents et les quatre enfants. Un couloir sombre sépare la partie habitation de l'étable; au-dessus du plafond de planches, le foin réchauffe la maison l'hiver.

En face, sur le flan de la montagne, une clairière qui fait bien trois cents mètres de long permet de faire provision de foin et sert de pâture aux bêtes. Derrière la ferme, sur l'autre versant, de petites surfaces en herbe mais très difficiles d'accès, très pentues, complètent les réserves.

Une vie rude, une terre rare, qui se dérobe à l'équilibre du faucheur.

Joseph Favre a acheté quatre vaches à crédit pour tenter de sortir de la misère mais la guerre éclate, il est incorporé dans le 27^e bataillon de chasseurs alpins en août 1914. Entre ce moment et celui de sa disparition sur le front d'Alsace, il n'aura droit qu'à deux permissions.

Juillet 1917.

Un militaire accompagne le maire, Marie Favre est debout dans l'embrasement de la porte, elle ne dit rien, ne leur offre pas à boire, elle pose le papier bleu sur la table.

La vie continue, fil instable entre misère et pauvreté, aidée par la ferveur de la prière avant la soupe du matin et celle du soir.

Tous les dimanches, comme la quasi-totalité de la population de Bellevaux, la famille Favre se rend à la messe. Tous les dimanches, comme beaucoup d'autres familles, elle s'arrête devant le monument aux morts, devant le nom du père inscrit sur l'obélisque. Les quatre enfants et leur mère font une courte prière et un signe de croix puis entrent dans l'église qui s'emplit de noir au moment de la messe.

Souffrance individuelle mais partagée, deuil personnel et expérience de masse.

Les chiffres donnent le vertige: un million quatre cent mille morts en France, plus de huit millions pour l'ensemble des pays belligérants, six cent mille disparus. Un homme sur dix en âge de se battre est mort pendant cette guerre. Le département de la Haute-Savoie a perdu plus de dix mille hommes, morts ou disparus, essentiellement des paysans. Des chiffres effroyables jamais atteints par les conflits qui ont succédé à cette guerre qui devait être la «der des ders».

Marie Favre fait partie des sept cent mille veuves de guerre françaises.

La vie continue, rythmée par la mort glorifiée tous les 11 novembre, la visite familiale au monument aux morts d'un côté et de l'autre la vie difficile, la mère qui fauche, porte le foin, s'occupe de tout.

Comment se construire quand on est un petit garçon de la campagne très sensible et très imaginatif lorsque le père manque dans de telles circonstances? Avec un père idéalisé, un héros sur son piédestal, à défendre la patrie pour l'éternité? L'identification à l'héroïsme d'un père que Louis n'a jamais pu voir descendre de son socle de pierre et réintégrer son statut d'homme simple attaché à sa foi, sa terre et sa famille, dut être quelquefois lourde à porter. Cela explique peut-être ses accès de mélancolie dont parlent les pères au Juvénat, peut-être aussi le destin que Louis se choisira vingt ans plus tard.

La montagne... Le bruissement de l'herbe dans la nuit, la nuit vibrante de toutes les vies qui se cherchent pour se dévorer ou pour s'aimer.

J'ai cinq ou six ans, c'est la guerre, la «Grande» comme on dit à l'école, je devrais être dans mon lit mais je suis dehors, dans le creux de la nuit, personne ne me dérangera. Mon frère Jean dort dans notre lit, mes deux sœurs Albertine et Marie aussi, quant à notre mère, je suis la dernière de ses préoccupations en ce moment. Les grillons strident, il fait très chaud, j'aime ce pré, même pas une clairière, juste une trouée dans la pente de la montagne, un peu plus haut que notre ferme dans les bois. C'est à côté de chez nous mais je crois que c'est très loin. Je me suis levé sans réveiller les autres, j'ai ouvert la fenêtre et je suis passé par-dessus le muret avant d'être accueilli par une pluie d'étoiles dans la nuit. J'ai grimpé sans bruit au-dessus du potager, franchi la frontière de la route, grimpé encore sans me cogner aux hêtres et me voilà dans un autre monde connu de moi seul; d'où je suis assis je ne vois même pas le toit de la ferme. Seul au monde, seul face aux étoiles, je me sens ivre de puissance et de gratitude envers Dieu. Je n'ai pas peur de la nuit, je suis tout petit mais je n'ai pas peur, la voûte des étoiles me protège, Dieu m'a posé dans une bulle piquetée de lumière, il ne peut rien m'arriver.

Au matin je me retrouve dans mon lit, c'est de la magie.

Louis était l'enfant rêveur, l'enfant différent, celui que sa mère retournait chercher la nuit dans le pré au-dessus de la maison quand il s'était endormi en regardant les étoiles.

J'aimais apprendre, j'avais le goût de l'étude, mais je n'aimais pas l'école. Après le cours préparatoire il avait fallu abandonner la maîtresse, M^{me} Besson, l'école toute neuve et les filles dont les nattes étaient si tentantes, pour rejoindre le bâtiment de la mairie et la classe de garçons. Ce n'était que la place du village à traverser mais pourtant c'était un autre monde, une atmosphère totalement masculine où j'avais retrouvé mon frère Jean.

Chaque matin le maître nous faisait rentrer, bruits de sabots, dernières bousculades et enfin nous croisions les bras, le silence s'installait. M. Besson nous contemplait depuis l'estrade: blouses grises pour tout le monde, cheveux coupés ras, regards attentifs. Nous le regardions, nous aussi, et le buste de Marianne posé derrière lui, et la carte de France de toutes les couleurs avec les préfectures, sous-préfectures et les contours nets des départements.

Chaque matin le maître commençait par l'inspection de la propreté. Nous devons lui présenter nos mains, il inspectait les ongles, la paume, d'une main rude il saisissait le lobe de l'oreille pour une inspection plus approfondie. Les blouses devaient être impeccables, les sabots propres.

– Une nation modèle doit avoir des citoyens modèles, et cela commence par la propreté!

M. Besson possédait un talent certain pour nous faire vivre les épouvantables dégâts provoqués par la crasse: notre peau étouffait, les poux se régalaient, emporté par son enthousiasme il ne s'arrêtait que lorsqu'un petit livide levait la main et montrait la porte, prêt à vomir. Alors, magnanime, il ajoutait:

– Heureusement pour les malpropres, la peau est aidée par les poumons, ainsi ceux qui sont fâchés avec l'eau peuvent survivre tout de même!

Là il nous regardait tous, inquisiteur de la république, et nous transpirions, nous demandant si nous nous étions si bien lavés que ça avant de partir à l'école, si quelque parcelle de crasse n'avait pas échappé à sa sagacité mais pas aux microbes.

Suivait la leçon de morale. Il prenait un exemple qu'il avait lu dans le journal, il me semble me souvenir que c'était *Le Matin* mais je ne suis pas sûr, et en tirait de quoi transformer les petits paysans qui lui étaient confiés en citoyens modèles. Bien évidemment son exemple n'avait jamais aucune connotation politique.

Les instituteurs étaient très surveillés par les inspecteurs qui n'hésitaient jamais à prendre des renseignements un peu partout: est-ce que

Table des matières

REMERCIEMENTS	7
AVANT-PROPOS	9
DÉPARTS	13
LES FOURMIS NOIRES	27
1939	45
LA RÉVOLUTION NATIONALE AU QUOTIDIEN	57
DE NOUVEAU FLORIMONT, SEPTEMBRE 1941	69
BASCULEMENT	81
JUVÉNAT ET AUTRES LIEUX	95
GUERRE DE CIVILISATION	105
HOMOLOGATION	121
LE TOURNANT	127
FRATERNITÉ	145
JUSTES	153
LE DANGER	161
L'ÉTAU	173
«LA PEUR EST UN PLUS GRAND MAL QUE LE MAL»	183
PRISONS	199
LA «PROMENADE»	223
TORTURES DIVERSES	235
UN SI BEAU DIMANCHE	243
ÉPILOGUE	246
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	251

*Achévé d'imprimer
le dix janvier deux mille douze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière
qui, soucieuses de valoriser l'emploi,
réalisent tous leurs ouvrages en région lémanique.*

Mise en pages: Nadine Casentieri, Genève – Correctrices: Valérie Caboussat, Eliane Duriaux